

tout de suite que le marquis de Chamery ne pouvait laisser son parent, son bienfaiteur, l'homme à qui il doit tout, dans la position misérable où je te trouve...

Ce nom de Chamery paraissait produire sur l'affreux visage de l'homme tatoué une impression identique à celle que produit un souvenir à demi effacé, et qu'un seul mot évoque tout à coup.

Rocambolo devina sa pensée.

— Ah ! dit-il, cela t'étonne de me voir marquis de Chamery... C'est un nom qui t'est bien connu, n'est-ce pas ? Il était sur tes tablettes.

A ces mots encore, le sauvage parut trembliller :

— On te contera tout cela, mon vieux ; mais pour le moment soyons sérieux, et dépêchons-nous...

O'Penny continuait à fixer sur Rocambolo son oeil à demi éteint, avec une sorte de ténacité.

— Voyons, reprit celui-ci, je suppose que tu ne tiens pas beaucoup à rester ici ?

— Non, fit le sauvage d'un signe de tête où semblaient se révéler les horribles souffrances qu'il avait éprouvées en compagnie des saltimbanques.

— Et tu préfères encore venir avec moi, qui te soignerai comme un coq en pâte, n'est-ce pas ?

— Oui, fit le sauvage d'un nouveau signe de tête.

— Eh bien ! allons-nous-en tout de suite, ton maître pourrait bien revenir, et il faudrait parlementer encore.

Et Rocambolo, s'adressant à la bohémienne, lui dit :

— Tu as bien un manteau à me vendre, n'est-ce pas, la petite ?

Et il jeta un onzième louis sur la table.

— Voilà celui de Fanfreluche, monseigneur ; il n'est pas neuf, comme vous voyez.

— Bah ! fit Rocambolo, à la campagne !

Il le plaça sur les épaules d'O'Penny, qui se laissa envelopper avec la docilité d'un enfant. Puis, avisant dans un coin la coiffure de plumes du pauvre phénomène, il la lui mit sur la tête avec le soin que prendrait une camériste à coiffer sa maîtresse.

— C'est mardi-gras, mon vieux, continua-t-il en anglais, et pour aujourd'hui tu peux sortir sous ce costume. On va te prendre pour le Californien du bal de l'Opéra.

Alors le prétendu marquis de Chamery roula les deux billets de cinq cents francs dans ses doigts, les laissa tomber délicatement dans la main de l'épouse illégitime du paillasse Fanfreluche.

— Adieu, petite, lui dit-il, si nous nous revoyons jamais, je renouvellerai volontiers connaissance avec toi.

La bohémienne ouvrit la porte de la baraque.

— Allons ! viens, mon oncle, dit Rocambolo, qui prit O'Penny par le bras, l'entraîna hors du théâtre forain, lui fit traverser le trottoir et le conduisit à son coupé.

Le cocher descendit de son siège, ouvrit la portière et demanda :

— Où va monsieur le marquis ?

— Rue de Suresnes, répondit Rocambolo.

Le coupé partit.

V

Une fois installé auprès du sauvage, Rocambolo reprit ainsi la conversation :

— Maintenant, mon vieux, parlons à notre aise. Nous sommes seuls. Je te disais donc que je me nommais le marquis de Chamery, n'est-ce pas ?

Un son inarticulé qui pouvait passer pour une affirmation fut la réponse du pauvre mutilé.

— Oh ! poursuivit Rocambolo, c'est une histoire assez longue. Figure-toi d'abord que ton philanthrope de frère, le comte de Kergaz...

O'Penny fit un soubresaut sur le coussin du coupé.

— Très bien, dit Rocambolo, je vois que tu as rapporté tes petites haines des torres australes. Tu es encore un peu le sir Williams que j'ai connu... très bien.

Et le faux marquis de Chamery continua :

— Figure-toi donc que le comte de Kergaz, avec qui je me battis une heure après t'avoir quitté, savait aussi bien que moi cette fameuse botte secrète qu'on nomme le coup de *melle franc*, et la preuve c'est qu'il m'étenda tout de bon long et que je faillis en crever, tandis que mademoiselle Baccarat te faisait ton affaire. Mais M. de Kergaz fit bien les choses. Après m'avoir aux trois quarts occis, il éprouva le besoin de me faire soigner. Je passai un mois à Kergaz en compagnie d'un honnête médecin qui me guérit. Quand je fus en état de partir, je me souvins que tu avais des tablettes sur lesquelles tu consignais des choses intéressantes : je fouillai le château et je trouvai tes tablettes... Comprends-tu ? Or, achève Rocambolo, c'est dans tes tablettes que j'ai trouvé le germe de l'affaire Chamery. Le hasard m'a un peu servi, je me suis aussi aidé beaucoup, et me voici marquis de Chamery.

Alors Rocambolo raconta à son compagnon ce que nous savons déjà, c'est-à-dire sa rencontre à bord de la *Yankee* avec le véritable marquis Frédéric Albert-Honoré de Chamery, officier de marine au service de la Compagnie des Indes ; puis leur naufrage, leur séjour sur un récif, et ce qui s'en était suivi.

— Tu comprends bien, mon cher oncle, continua-t-il, que ce n'est pas le tout de bien s'assurer que le vrai marquis de Chamery ne disparaîtra jamais, de lui ressembler assez pour que, à dix-huit ans de distance, personne ne puisse refuser de vous reconnaître, et de posséder tous les papiers nécessaires à la justification de son identité. Le marquis avait passé sa jeunesse aux Indes, où je n'avais, moi, jamais mis les pieds. En outre, il avait été marin. Il me fallait faire mon éducation. Or, comme j'avais, outre les papiers du marquis de Chamery que je me gardai bien de montrer, les papiers bien en règle de sir Arthur, ce fut avec ceux-ci que je me présentai aux autorités maritimes de Fécamp, et que, le lendemain, je repartis pour l'Angleterre. A Londres, je trouvai un bonhomme de sergent dans les cipayes indiens, qui avait obtenu son congé définitif et cherchait un emploi. Je le pris à mon service en qualité de secrétaire. Mon homme savait l'Inde par cœur. De Londres, nous allâmes à Plymouth. Là, je me mis à fréquenter marins, officiers ou matelots, j'achetai des livres de théories, les je suivis en amateur les cours de *midshipman* et, au bout de six mois, mon éducation de marin était consommée et je connaissais les Indes anglaises sur le bout du doigt. Alors je renvoyai mon secrétaire, passai une légère couche de safran sur mon visage, afin de constater les effets d'un soleil torride. Puis, dépouillant le vieil homme, c'est-à-dire sir Arthur, je retournai d'abord à Londres, où l'amirauté visa sans difficulté tous les papiers du marquis de Chamery ; ensuite je m'embarquai pour la France.

Rocambolo en était là de son récit, quand le coupé s'arrêta.

O'Penny et son conducteur étaient arrivés rue de Suresnes. Rocambolo descendit le premier et donna la main à l'homme tatoué :

— Je vais te conduire à mon pied à terre, lui dit-il ; tu sens bien que M. le marquis de Chamery habite son hôtel rue de Verneuil ; mais il a un entresol *incognito* où il reçoit ses amis...

Et Rocambolo sonna à la porte d'une maison de belle apparence.

La porte s'ouvrit.

Le prétendu marquis poussa le sauvage dans le vestibule, dont le gaz était éteint depuis longtemps, cria au portier qui, dans l'ombre, demandait le nom du retardataire : " C'est moi, monsieur Frédéric," prit la rampe et conduisit O'Penny à l'entresol, où il avait fait décorer un joli petit appartement dans